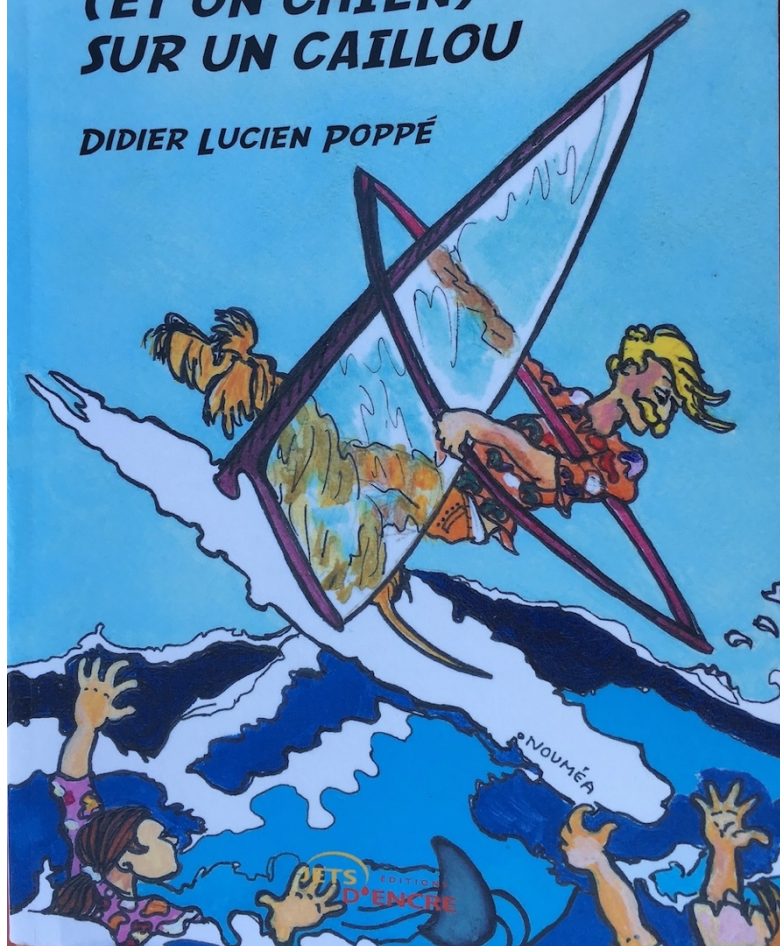


## EXTRAIT GRATUIT POUR VISITEURS

### Chapitre 3

#### TROIS HOMMES (ET UN CHIEN) SUR UN CAILLOU

DIDIER LUCIEN POPPÉ



**Brainstorming – Le problème des vacances – Une proposition de Jo – Les charmes de la croisière dans les îles – Une guerre impitoyable – Promenade nocturne dans le lagon – Naufrage – Trois Robinson sur un îlot – Sauvetage**

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué comme moi, mais la plupart des gens ne savent pas quoi faire de leurs vacances. Ils ne cessent d'en parler pendant toute l'année, échafaudant plans sur plans et rêvant devant les affiches tentatrices des agences de voyages, pleines de soleil, de cocotiers et de vahinés. Et puis au fur et à mesure que s'approche la date fatidique du départ, et qu'il faut bien faire un choix entre la mer et la montagne, la croisière ou la pension de famille ; et surtout, pouvoir répondre aux questions des collègues de travail, de manière à les faire crever d'envie en leur racontant d'avance tout ce que l'on va faire et voir. Alors, une sorte de nervosité s'installe, avec la peur de ne finalement rien « avoir à faire ». Parce que les mêmes personnes qui, toute l'année durant, font tout ce qu'elles peuvent pour en fiche le moins possible au bureau ou à l'usine, semblent tout d'un coup prises d'une

frénésie d'activité débordante à la seule évocation du temps où, justement, elles seront censées se reposer de leurs efforts.

Il semble que pour une grande majorité de nos semblables, ne rien faire pendant ses vacances est considéré comme une sorte de tare alors que le même comportement pendant le travail suscite l'admiration générale. Ainsi va la nature humaine, on n'est pas à une contradiction près. Le même homme qui dépensera des trésors d'ingéniosité pour tirer au flanc toute l'année, mettra un point d'honneur à rentrer épuisé de ses congés où après des milliers de kilomètres de routes embouteillées, il aura escaladé des montagnes sac au dos, franchi des océans ou des déserts et se sera imposé les activités sportives les plus saugrenues alors que son niveau d'effort moyen habituel consiste à appuyer sur le bouton de sa télé.

Le banlieusard, qui peste habituellement et à longueur de journée contre les embouteillages et les métros bondés, ira se lancer avec délectation dans des kilomètres de bouchons interminables pour s'estimer heureux de disputer à quelques milliers de ses congénères quelques mètres carrés de plage, pour l'unique satisfaction d'avoir été à CET endroit à la mode et de revenir avec pour preuve les indispensables photos de vacances. Celles-ci finiront vite dans un tiroir, oubliées une fois qu'elles auront fait leur effet sur les collègues, admiratifs, qui n'auront de cesse de partir à leur tour pour en faire plus, aller plus loin, et soi-disant pour moins cher !

Personnellement, j'aime assez ne rien faire et je savoure le temps passé à flâner sans but et sans projet quand il m'arrive d'en avoir. Je ne suis pas de ceux qui s'agitent, dans la hantise de se retrouver seuls face à eux-mêmes, et qui semblent fuir leur propre compagnie. Et lorsqu'on me demande ce que j'ai

l'intention de faire pendant mes congés et que je répons : « rien », on me regarde généralement avec commisération en pensant : « Le pauvre, qu'est-ce qu'il va s'ennuyer, il ne sait pas quoi faire de ses vacances ! »

En l'occurrence, à la question cruciale bel et bien posée par Hug, la perspective agréable de passer quelques jours à ne rien faire me parut difficilement défendable. Plutôt que de passer pour un égoïste et un pantouflard, je décidais donc, dans un premier temps, de voir venir les propositions des autres et de me rallier à la moins mauvaise d'entre elles, ou tout au moins à celle qui promettait d'être la plus propice à quelques moments de calme chèrement gagnés.

Jo, évidemment, fut le premier à rompre le silence :

— Et si l'on en profitait pour faire une petite balade en bateau dans les îles ? On pourrait louer un voilier, plonger et pêcher. J'ai des copains qui ont fait ça l'année dernière pendant huit jours, ils sont revenus absolument enchantés. Je pourrais même vous apprendre à plonger avec des bouteilles.

Même si en temps normal on peut faire confiance à Jo pour tout ce qui concerne les bouteilles, j'entends les vraies bouteilles celles aux noms de châteaux et de grands crus, j'avoue par contre être assez inquiet quand le liquide n'est pas à l'intérieur de ce récipient mais à l'extérieur, ne me sentant pas, au premier abord, les qualités nécessaires pour devenir un émule du Commandant Cousteau. Barboter au bord d'une plage et mettre un masque pour regarder sous l'eau, à la rigueur, je veux bien, à la condition que l'eau ne soit pas trop profonde et que l'on me garantisse que tous les requins du secteur sont occupés ailleurs. Mais s'enfoncer plus ou moins curieusement harnaché dans les profondeurs abyssales, avec pour seul prétexte d'aller se mêler aux bancs de poissons et d'aller regarder les mérus dans le blanc des yeux ou chatouiller les requins sous le ventre comme s'ils étaient les chats de la maison, je trouve cela très bien, certes, mais seulement à la télé ou au cinéma.

Je ne ressens pas outre mesure l'envie de sortir de mon élément naturel où j'aime me sentir solidement porté de mes deux pieds sur notre mère la Terre. Et je n'éprouve aucunement le besoin d'aller faire des intrusions dans celui des autres habitants de cette planète qu'ils soient poissons ou oiseaux. J'attends d'ailleurs de ces derniers la même attitude, chacun chez soi !

Si l'homme n'avait pas d'ailleurs cette détestable manie d'aller s'inviter chez les autres et de vouloir tout domestiquer, et se mêler de refaire à sa manière un monde que le Créateur a quand même plutôt bien conçu, bien des problèmes actuels et futurs pourraient être évités. Et au lieu de nous comporter comme des goujats, imbus de notre prétendue supériorité, nous pourrions admirer et profiter avec un peu plus de modestie de l'Univers qui nous entoure tout en le gardant intact pour le plaisir et la survie des générations futures.

Mais l'humanité, insatiable, avec sa démographie galopante, finira peut-être par crever dans ses propres déjections, après avoir tout pollué, tout tué et tout détruit. Même si elle se tourne un jour vers les horizons plus vastes de l'espace qu'elle commence déjà à encombrer de toute une ferraille satellisée en espérant pouvoir débarquer un jour dans des mondes vierge où jamais encore la main de l'homme n'a encore balancé de boîte de Coca-Cola vide !

Ceci dit, la proposition de Jo avait le mérite de comporter toute une partie propre au farniente. Et si je n'aime guère être dans l'eau, je me trouve assez bien dessus, surtout quand il s'agit de jouer les loups de mer et de se laisser aller aux charmes de la croisière sous le soleil du Pacifique.

Quasiment nu et bronzé, avec une barbe de huit jours qui vous donne des allures de vagabond des mers du Sud, vous êtes mollement allongé à l'arrière du voilier, tenant la barre négligemment du bout du pied car vous avez à la main une bière fraîche, tout juste sortie de la glacière (qui est comme chacun sait, l'élément le plus indispensable de l'équipement d'un bateau). Vous tenez le cap vers un îlot à l'horizon, qui paraît tout droit sorti d'une carte postale. Derrière la frange blanche écumante de la ceinture corallienne qui protège un lagon bleu turquoise, on aperçoit très bien déjà les cocotiers qui s'agitent sous l'alizé, au-dessus de l'anneau d'or de sable fin. Et il faut pas beaucoup d'imagination, pour se prendre pour le fameux Capitaine Cook, ou Bougainville, et voir déjà accourir vers vous des pirogues chargées de fruits tropicaux et de Vahinés rivalisant de charmes, saveurs et parfums .

Déjà vous observez la chaîne de l'ancre glisser dans l'eau, et celle-ci est si transparente que l'on peut voir la voir se poser au fond, sur le sable, entourée d'un nuage de petits poissons aux couleurs vives. Sans tarder, une fois la voile ferlée et les écouteaux rangées, vous piquez une tête dans la fraîcheur bleutée du lagon pour aborder la plage à la nage. Vous foulez avec délice un sable presque blanc où la trace de vos

pas semble être la première depuis la création du monde. Il ne faut pas longtemps pour jouer à Robinson Crusoé et commencer à explorer votre nouveau domaine, chercher l'endroit pour établir le camp, ramasser du bois sec et allumer un feu sur lequel grilleront les langoustes, qu'entre-temps les plongeurs seront allés chercher. Puis le soir venu, alors que le bleu du ciel vire au sombre et qu'il s'illumine de milliers d'étoiles, vous restez là, béatement allongé sur le dos, à fumer votre pipe, tandis que les braises du feu rougeoient encore et qu'elles craquent parfois d'un coup sec, seul bruit venant rompre le rythme apaisant et éternel des vaguelettes lissant inlassablement le sable de la plage.

Vous avez alors l'impression de planer dans l'immensité de la création et de l'univers, d'être un astronaute aux commandes du vaisseau spatial Terre, perdu dans l'immensité du firmament. Vous êtes à la fois au début et à la fin des temps car, en fait, le temps ne compte plus. Vous êtes un passager clandestin du temps et de l'espace, à la charnière des infinis. Votre esprit semble se séparer de votre corps, se fondre comme une molécule de vent, une goutte d'eau de mer ou un grain de sable de la plage. Vous êtes à la fois le Tout et le Rien, remis à la vraie place de l'homme. Vous en êtes là de vos réflexions quand, c'est généralement le moment que choisit Hug, qui s'agite depuis un moment en farfouillant dans les sacs, pour demander :

— Dites donc, vous n'avez pas vu la crème à moustiques ?

**EXTRAIT GRATUIT POUR VISITEURS**

Le temps de franchir, en quelques secondes quelques années-lumière et de revenir de l'immensité spatiale pour effectuer un atterrissage d'urgence, vous vous retrouvez confronté aux tristes réalités matérielles de la vie des pauvres terriens que nous sommes. Où diable pouvait bien s'être fourrée cette bombe à moustiques ?

Il faut dire que les îlots du Pacifique sont tout à fait paradisiaques, certes, et qu'ils donnent l'impression d'évoluer au beau milieu d'une carte postale, mais ils sont généralement affligés de deux calamités qui peuvent en faire un enfer : les moustiques et les bernard-l'hermite. Les premiers sont d'autant plus agressifs que les visiteurs sont rares, et les seconds, qui peuvent atteindre des tailles gigantesques, sont tellement envahissants qu'au bout de quelque temps, il y en a absolument partout dans vos affaires et jusque dans votre tabac préféré.

À propos de crème à moustiques, il faut que je vous raconte une petite histoire qui nous est arrivée lors de vacances précédentes et d'une croisière dans les îles.

Nous avons fait escale et débarqué sur un îlot assez isolé du lagon, avec l'intention d'y passer la nuit à la belle étoile, quand se posa le problème des moustiques. Naturellement nous avons oublié la crème sur le bateau. Or, les moustiques locaux semblaient effectivement bien décidés à profiter de l'occasion et de la perspective d'une bonne nuit de ripaille de sang frais à nos dépens. Ils se regroupaient déjà en escadrilles au-dessus de nos têtes. Nous fouillâmes et retournâmes en vain sacs et équipement, la crème à moustiques resta introuvable ! La situation était grave et la perspective d'être dévorés n'était guère plus réjouissante que celle que durent affronter quelques-uns des premiers explorateurs missionnaires de ces contrées qui finirent en vulgaires pot-au-feu avec pour seule consolation de pouvoir figurer un jour sur la liste des martyrs de la chrétienté. Malheureusement, être dévoré par des moustiques, fussent-ils indigènes et païens, ne permet pas d'accéder à une quelconque béatification officielle, même en ces temps de promotions "vaticanesques" pléthoriques de nouveaux bienheureux. Et en ce qui nous concernait tous les trois, ce genre d'honneur posthume était assez loin de nos préoccupations et de nos ambitions.

De tous les êtres de la Création, le moustique me semble être le seul, ou presque, que je considère comme le véritable prédateur de l'homme. Je suis personnellement décidé à lui livrer une guerre sans merci. Qu'un moustique soit signalé dans le voisinage, et je n'aurai de cesse de l'abattre ou de l'écraser avant qu'il ne me pique, c'est lui ou moi ! Et cette guerre dure depuis des années, sans que l'un quelconque des adversaires ait, à ce jour, marqué d'avantage décisif. A raison d'une moyenne journalière d'une bonne dizaine de victimes officiellement homologuées, j'estime avoir détruit pour ma part plusieurs dizaines de milliers de ces **EXTRAIT GRATUIT POUR SOUSCRIPTEURS** etable certes, mais ô combien disproportionné par rapport à l'immensité de la tâche, posée par l'eradication de l'espèce !

C'est pourquoi je ne me déplace jamais, où que ce soit, sans tout un arsenal d'armes offensives et défensives contre la gent moustiquaire. Je suis même prêt à les atomiser, armé de bombes insecticides, s'il faut en arriver là, au risque de transformer chaque îlot du Pacifique en Mururoa, pour sauvegarder l'espèce humaine et surtout ma tranquillité nocturne.

Mais il faut reconnaître que les moustiques, semblent capables de deviner d'instinct à qui ils ont affaire. Et, ils me choisissent généralement pour cible principale en envoyant, en mission offensive leurs meilleurs éléments, les plus vicieux et les plus expérimentés. Que je me trouve à une soirée à l'extérieur, au milieu de dizaines de personnes, s'il n'y a qu'un seul moustique patrouillant dans le secteur, vous pouvez être certain qu'il sera pour moi et qu'il m'attaquera en kamikaze, après avoir auparavant, pris le soin d'alerter ses congénères, à des centaines de mètres à la ronde, déclenchant un nouveau Pearl Harbor et gâchant ainsi la soirée de mes amis.

En l'occurrence, il fallut bien que l'un d'entre nous se dévoue pour retourner au bateau et fouiller celui-ci de fond en comble pour retrouver crèmes et bombes nécessaires à notre survie et à établir notre paix sur cet îlot, fut-ce par la force. Notre repos nocturne et notre tranquillité sur l'îlot en dépendaient ! Je décidai donc qu'il était de ma responsabilité, pour le salut de tous, de piquer de nouveau une tête dans le lagon pour rejoindre notre maison flottante.

Je nageais tranquillement et la lumière de la lune se reflétant sur l'eau phosphorescente créait comme une sorte de halo lumineux. Chaque brasse déclenchait des milliers de petites étincelles qui allaient s'éteindre dans mon sillage derrière moi.

Je nageais, et j'avais conscience de la beauté de l'instant et du lieu, je sentais avec délectation l'eau s'écouler le long de mon corps et j'avais l'impression de glisser dans un chatoiement de lumière. J'essayais même de faire le moins de bruit possible, à peine un léger écoulement d'eau pour ne pas rompre le silence de cette nuit tropicale merveilleuse, silence seulement troublé mais rendu encore plus palpable de fait, par le grondement lointain des vagues se brisant sur les récifs.

Je nageais !

Je nageais déjà depuis un bon moment lorsque qu'il me vint à l'idée que le bateau ne devait plus maintenant être bien loin. Et, cessant de nager, je dressais le cou au-dessus de l'eau pour tenter de le repérer... Rien !!! Rien devant, rien à droite et rien non plus à gauche ! Pourtant, ce fichu bateau aurait dû être bien visible, et sa coque et son mât se découper sur l'horizon au clair de lune.

De nouveau je me dressais et me tournais dans tous les sens...Rien !

Mais enfin, ce n'était pas possible, il devait bien se trouver quelque part ce bateau ! Lorsque nous avions débarqué, nous n'étions qu'à quelques encablures de la côte. J'avais beau me dresser le plus haut possible, regarder de tous côtés, aussi loin que pouvoir porter mon regard, il n'y avait rien à la surface de l'eau de ce lagon. Le bateau, notre bateau, avait disparu ! Je me tournai à nouveau vers la plage où se distinguait au loin le rougeoiement de notre feu et tentai de héler mes camarades :

— Hé, oh, les gars ? Vous m'entendez ? Oh, hé, répondez ! Où est le bateau ? Oh, oh, le bateau, où est le bateau ? Je ne le vois pas d'ici, le voyez-vous de là-bas ? Oh, oh, répondez bon sang, bande d'empotés !

J'aperçus des ombres s'agiter devant le feu et j'entendis vaguement que l'on me répondait quelque chose en criant mais il me fut impossible de comprendre quoi que ce soit et je décidai de faire demi-tour.

Le voyage aller avait été agréable, mû par la perspective de me retrouver rapidement en sécurité sur le pont et de m'envoyer une bonne bière fraîche en guise de récompense, ou peut-être même une rasade de whisky. Autant celui de retour, lui, fut angoissant et sinistre. Je faisais face à la lueur de la lune et je ne distinguais qu'assez mal les contours sombres de l'îlot. Heureusement qu'il y avait la lueur mourante du feu pour me guider.

Mais l'eau, était maintenant noire et inquiétante. Je me mis à penser que je n'étais peut-être pas la seule créature qu'elle recelait, et que j'étais même une proie facile pour un de ces monstres des profondeurs qui sont à l'affût de tout ce qui bouge et de tout ce qui est comestible. Je sentai monter mon angoisse et me retournai même à plusieurs reprises pour voir s'il n'y avait pas d'aileron suspect derrière moi. Je tentai même de regarder sous l'eau, juste au-dessous de moi. Mais celle-ci, naguère chaude et limpide, était maintenant glauque et froide. Petit à petit, je sentais mes mouvements devenir plus saccadés et les battements de mon cœur s'accélérer. Je tentai de me remémorer les conseils entendus des plongeurs professionnels en cas de mauvaise rencontre mais, me rappelant leurs terribles histoires, je ne réussis qu'à m'affoler davantage.

Je sentais comme des frôlements suspects tout autour de moi et plusieurs fois je m'arrêtai même pour écouter. Le silence n'en était que plus inquiétant encore. Et ce damné îlot qui ne semblait pas se rapprocher ! Avais-je été entraîné par un courant qui m'emporterait irrémédiablement au large ? Allais-je mourir noyé par épuisement et périr d'une mort affreuse alors que j'avais plusieurs rendez-vous importants

la semaine suivante et surtout un dîner galant qui laissait entrevoir une suite intéressante ? Et si on ne retrouvait pas mon corps, que celui-ci était dévoré par les requins ? Que dirait ma pauvre mère si son enfant chéri ne reposait pas dans la terre de ses ancêtres. Disparaître sans même avoir sur le ventre, et pour l'éternité, un morceau de granit gravé à son nom, c'est comme disparaître deux fois.

J'en étais là de mes réflexions et je me préparais déjà à recommander mon âme à Dieu en pataugeant frénétiquement, quand je fus percuté violemment en plein visage. Passé le premier moment de terreur animale, et constatant qu'il ne s'agissait pas de l'attaque d'un squalo, je m'agrippai désespérément à cette chose qui sortait de l'eau et qui me parut être en bois. Bizarre de trouver du bois dans ce lagon, me dis-je et, tâtant plus profondément, plongeant même la tête sous l'eau pour mieux voir, je mis la main sur ce qui me parut être une poulie et des câbles. C'était un mât... Et ce ne pouvait être que le mât de notre bateau qui avait bel et bien coulé au fond de ce lagon et dont la pointe seule affleurait à la surface ! C'était incroyable, voire impossible, mais notre bateau était bien là, couché sous quelques mètres d'eau, avec son mât qui dépassait obliquement.

Nageant mon crawl le plus rapide, je ne mis que peu de temps à couvrir les quelques dizaines de mètres qui me séparaient encore de la plage et je revins en courant vers mes camarades, allongés à côté du feu, qui ne semblaient pas s'être émus outre mesure ni de mon absence ni de mon retour.

— Alors, tu as trouvé la crème ? Passe-la-moi, que je m'en mette un peu. As-tu pensé à ramener une bouteille comme nous te l'avons crié tout à l'heure ? demanda tout de suite Hug, tandis que Jo sortait déjà son tire-bouchon.

— Non, je n'ai pas de crème et je n'ai pas de bouteille non plus !

— Quoi ? Mais alors qu'est-ce que tu es allé faire ? Tu n'as pas été au bateau ?

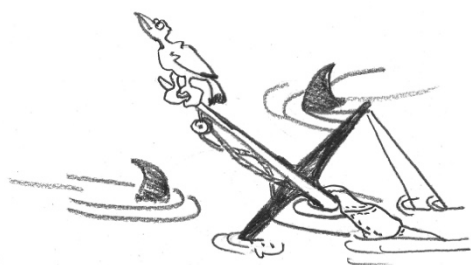
— Si, si, j'ai trouvé le bateau, mais il y a un problème, un *léger* problème, dis-je en insistant sinistrement sur le mot léger, pour me venger de ce qu'ils ne semblaient pas s'être souciés de moi alors que j'avais failli me noyer, être emporté au large, être dévoré par des requins et disparaître définitivement de ce monde !

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? Ne fais donc pas tant de mystères !

— Le problème, c'est que notre bateau a tout simplement coulé. Il est au fond du lagon et seul le mât dépasse de l'eau. En fait, nous sommes naufragés si vous voulez tout savoir !

Je n'avais jamais vu un changement d'expression aussi rapide sur deux visages à la fois, qui exprimèrent en l'espace de quelques secondes, les sentiments de stupéfaction puis de consternation les plus profonds. Ils se précipitèrent vers le rivage, entrant même dans l'eau jusqu'à la ceinture pour tenter de distinguer quelque chose, mais c'était impossible tant la nuit était devenue noire. Il leur fallut bien se résigner à me croire : nous étions naufragés sur une île déserte !

Pendant la nuit qui suivit, quit vit une totale victoire des moustiques, il fut impossible de dormir. Nous passâmes des heures à tourner et retourner le problème dans tous les sens, à échafauder les théories les plus extravagantes, non seulement sur les raisons possibles du naufrage de notre bateau, mais aussi sur les moyens de nous sortir de cette situation. Nous attendîmes l'aube avec impatience, dans notre nouvel état de Robinson involontaires. Celle-ci vint enfin et peu à peu les détails du paysage sortirent de l'ombre révélant la triste réalité. À quelques encablures du rivage on pouvait d'autant mieux distinguer le bout de notre mât, sortant de l'eau, qu'une mouette l'avait déjà élu pour perchoir d'où elle semblait nous narguer.



**EXTRAIT GRATUIT POUR VISITEURS**

Toujours pratique, Jo, en tant que capitaine, prit la direction des opérations :

— Il faut d'abord faire le point sur notre situation exacte, dit-il. Je propose que l'un de nous fasse le tour de cet îlot, qui ne me paraît pas bien grand, pour voir de quelles ressources nous pouvons disposer en attendant des secours. Pendant ce temps, Hug se chargera d'entretenir le feu et d'amasser le plus possible de bois vert pour signaler notre présence par une colonne de fumée. Moi, j'irai à la nage jusqu'au bateau pour voir s'il n'est pas possible de récupérer de la nourriture ou du matériel pour améliorer notre situation.

Plusieurs heures plus tard nous nous retrouvâmes au camp et chacun fit son rapport. J'avais fait le tour de l'île et je ne pus, hélas, que confirmer qu'elle était bien déserte, malgré de nombreuses traces de passages de pêcheurs ou de promeneurs du week-end. En effet, elle était assez proche de la terre principale, dont on distinguait les sommets se découpant sur l'horizon, mais trop loin cependant pour tenter de l'atteindre à la nage. Ce qui eut d'ailleurs été une folie, vu la présence de nombreux requins fréquentant les parages. Quelques cocotiers pouvaient provisoirement assurer un peu de nourriture et surtout nous fournir un peu de boisson pendant quelque temps car l'île était bien trop petite pour receler un ruisseau ou toute autre source d'eau potable.

Jo revint du bateau curieusement déprimé malgré quelques boîtes de conserve qu'il avait récupérées. Il ne voulut répondre à aucune de nos questions sur les raisons probables du naufrage et se contenta d'affirmer que le bateau paraissait en bon état, qu'il reposait tranquillement sur le sable, sous trois mètres d'eau environ, mais que la marée était trop faible pour que nous puissions tenter de le remettre à flot par nos propres moyens. Il ne nous restait plus qu'à attendre qu'on vienne nous tirer de là. Nous organisâmes un tour de garde afin de pouvoir détecter tout passage d'un bateau à l'horizon et faire des signaux de détresse avec la fumée de notre feu, qui constituait désormais notre seule chance d'attirer l'attention.

Nous dûmes rester finalement deux jours interminables sur ce petit bout de terre avant qu'apparaisse enfin notre salut, sous la forme d'une pirogue montée par deux solides pêcheurs indigènes qui furent bien étonnés de nous trouver là. Une fois connue notre histoire, ils nous laissèrent quelques provisions avant de repartir avec Hug vers la grande terre pour alerter les secours.

Quand ces derniers arrivèrent sous la forme d'une vedette et de plongeurs de la gendarmerie maritime, il apparut qu'il serait relativement facile de remettre à flot notre voilier. Il suffirait d'arrimer des bidons à la coque et de les gonfler d'air. Le renflouage pourrait avoir lieu la semaine suivante, dès qu'on aurait réuni les équipements nécessaires à l'opération.

Lorsque la coque fut dégagée, nous pûmes constater que non seulement elle était parfaitement intacte, mais surtout qu'elle était étanche. Seul manquait le bouchon du nable, qui sert normalement à vider le trop-plein d'eau embarquée à bord. C'est par cet orifice resté ouvert que toute l'eau était rentrée, ce qui expliquait pourquoi notre bateau avait coulé. En fait, Jo, notre capitaine, avait tout simplement oublié de le remettre après avoir nettoyé le pont quand nous avions accosté !

Évidemment, Hug ne manqua pas l'occasion de déclarer qu'il ne fallait jamais laisser quelque bouchon que ce soit dans les mains d'un individu tel que Jo, compte tenu de l'usage qu'il en faisait habituellement. Et il ajouta que, pour sa part, il ne remonterait plus jamais à bord d'une embarcation, fut-ce sur un paquebot de cinquante mille tonnes, si Jo y avait à bord une quelconque responsabilité.

Moi, je me contentai de suggérer simplement de rebaptiser son bateau, *Le Titanic II*. Curieusement, il ne sembla pas vouloir retenir cette idée.

Même la découverte d'une langouste restée prisonnière dans le coffre à voiles lors du renflouage ne parvint pas à le dérider. Pas plus que lorsqu'un de nous deux lui suggéra que cette forme de pêche, bien qu'originale, était quand même efficace à condition de posséder un second bateau pour renflouer le premier, et qu'on pouvait la pratiquer sans trop de risques et avec bonheur .

Cette histoire, que je venais de leur rappeler, régla le sort de la proposition de Jo, et nous décidâmes que la croisière en mer ne serait donc pas de nouveau envisagée pour nos prochaines vacances. Faute d'autres propositions, et l'heure du dîner approchant, nous convînmes à l'unanimité de suspendre la séance pour aller faire l'essai d'un petit resto où l'on servait, d'après Jo, un cassoulet toulousain à s'en lécher les moustaches et qui, arrosé d'un bon Gaillac, valait le déplacement.

**EXTRAIT GRATUIT POUR VISITEURS**

# Chapitre 4

**Le footing journalier de Jo – Le bistrot, haut lieu de la culture française – Une nouvelle proposition de Jo – La passion de la photographie – Quand l'oncle Alfred est à la noce, de la mairie à l'église.**

Le lendemain, un dimanche, était donc jour de grasse matinée et de sieste dominicale mais également jour sans footing pour Jo. En effet, tous les jours, ce dernier effectue, en tenue légère et en petites foulées, un footing journalier qui, comme son nom l'indique, a pour premier objet d'aller chercher le journal au kiosque le plus proche, à cinq cents mètres de là. Le retour s'effectue généralement en marchant, et lisant les premières pages du canard et se termine par un arrêt obligatoire au bistrot du coin afin de pouvoir commenter les nouvelles avec les copains les plus matinaux devant un bon café-crème-croissant pour aider à récupérer des efforts fournis et des calories perdues.

Les Américains ont leurs bars, les Anglais leurs pubs, les Français ont leurs bistrots, rouages essentiels de leur culture. La journée est rythmée par les passages au bistrot : le matin, c'est le petit coup en vitesse sur le zinc en attendant le bus et avant d'entrer à l'usine ou au bureau. Vers 10 heures, c'est le casse-croûte jambon-beurre-bière qui coupe la matinée et permet d'attendre le repas du midi.

À midi justement, c'est la religion de l'apéro avant de passer à table. Après le repas, c'est le petit noir pour digérer et se remettre les idées au clair pour la suite de la journée. À 16 heures, c'est le temps d'une bière pour la pause de l'après-midi et après, à la sortie du travail, c'est le passage obligé pour commenter les faits du jour avec les copains avant de rentrer enfin à la maison, où attend bobonne, jonglant avec les casseroles et les couches du bébé, qui doit être fin prête pour le retour du valeureux travailleur qui, après une journée épuisante, mérite bien, les pieds dans les pantoufles et devant une assiette bien garnie, de s'installer devant la télé !

Privez les Français de leurs bistrots et ils redeviendront un peuple anonyme, terne, sans caractère et sans esprit. N'en déplaise à notre ministre de la Culture, je pense que c'est dans les estaminets, entre les petits blancs cassis et les steaks frites, que se trouvent les racines culturelles de notre nation, bien plus que dans les élucubrations théâtralo-peinturo-livresques de quelques chevelus plus ou moins drogués qui se prennent tous pour des génies parce qu'ils ont donné un coup de pinceau, gratté quelques notes sur une guitare ou aligné dix mots sur une page blanche pour composer une phrase !

« La culture c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étale », paraît-il. Eh bien la culture du bistrot, elle, (où les tournées ne sont pas subventionnées par l'État), c'est comme un demi-pression : c'est quand il n'y a pas trop de mousse que c'est meilleur ! Chacun sa tournée et il y en aura pour tout le monde !

**EXTRAIT GRATUIT POUR VISITEURS**

Nous retrouvâmes donc Jo à l'heure de l'apéro, à sa place habituelle, et nous reprîmes le fil de nos recherches :

— Bon, si vous ne voulez pas de la croisière en mer, que diriez-vous d'aller faire une petite balade en montagne ? La traversée de la chaîne par exemple, c'est un truc qui doit être intéressant à pied, sac au dos. Passer la nuit dans les refuges, rencontrer des tribus isolées, grimper sur les sommets et voir la mer de chaque côté... Il y a des paysages extraordinaires dans ce pays. On pourrait faire de sacrées belles photos et peut-être monter une petite conférence ? Le coup des photos, ça, c'est du Jo tout craché ! Sachant qu'il sera difficile de nous entraîner dans ce genre d'aventure – moi parce que je suis quelque peu paresseux (même si j'arrive à me bouger si l'on me pousse un peu), mais surtout Hug parce qu'il ne fait jamais rien sans raison et doit toujours avoir un objectif scientifique ou culturel sans tout ce qu'il fait – Le coup des photos était l'appât que Jo lui servait pour avaler l'hameçon, le fil et la canne, que constituaient les longues marches et les escalades qu'il allait falloir se taper pendant une semaine avec cinquante kilos sur le dos..

Car Hug a la passion de la photographie. Il se déplace rarement sans tout un attirail sophistiqué et mitraille à tout va sur tout ce qui passe à portée de ses objectifs. Il est toujours armé du dernier modèle de super-zoom machin « XYZ », de la dernière cellule supersensible « GTX » chose, ou encore de la toute nouvelle caméra « HTZ01 » à « bignoutron » automatique. Il trimbale tout cela dans une multitude de sacs et de boîtes. Le problème, c'est que, comme certains chasseurs, il n'a jamais le modèle de cartouche qui convient pour le gibier qui se présente. Et pendant qu'il perd son temps à visser, dévisser, ajuster, clipser

et régler tout son matériel, il y a belle lurette que la lumière si extraordinaire qu'il y avait sur ce paysage au moment où le soleil était à demi voilé par un nuage, ou l'expression comique de Kaps en train de jouer à la balle ou encore ce vol de canards au ras de l'eau sur fond de coucher de soleil, tout cela a disparu au moment où notre Nemrod de l'image met finalement en batterie son engin et pose le doigt sur la gâchette.

Le rêve de Hug, c'est de réussir de ces photos aussi magnifiques que celles que l'on voit dans les magazines spécialisés. Mais pour le moment il y a toujours quelque chose qui cloche : la lumière, le sujet, l'équipement... mais jamais le photographe lui-même, bien sûr !

Il me rappelle un peu mon oncle Alfred, qui avait également ce virus de la photographie.

Une fois où, lors du mariage d'amis communs, la question se posa de faire appel à un photographe professionnel pour immortaliser l'événement. Mon oncle, qui était de la fête au titre d'ami de la famille du marié, s'opposa formellement à ce projet. Disant que ce serait gaspiller de l'argent pour rien alors que lui-même disposait de tout le matériel nécessaire et qu'il se faisait fort de réaliser la chose, pour presque rien, seulement le prix des pellicules et par amour de l'art.. On lui fit donc confiance sur ce sujet et on le pria de venir avec son équipement le jour de la cérémonie et d'y officier à son gré.

Ce jour vint et toute la noce, une bonne centaine de personnes, débarqua sur la place principale du village à grand renfort de klaxons et en grande tenue, costumes et robes à la dernière mode, et tout le tralala, pour la première étape de la journée qui devait se dérouler à la mairie..

L'oncle Alfred, était là le premier, sur le pied de guerre depuis le matin, bardé de matériel qu'il tenait à la main, en bandoulière, attaché à sa ceinture ou fourré dans ses poches. Il s'était même adjoint les services de deux jeunes garçons dont l'un avait comme unique fonction de le suivre partout en portant un énorme escabeau tandis que l'autre était destiné à lui servir de coursier, chargé de cavalier à travers la noce et le village pour aller chercher ce qui n'allait pas manquer de manquer.

Les choses démarrèrent plutôt bien et l'oncle prit à la volée quelques instantanés des couples débarquant de leurs voitures dont il se déclara satisfait. Quand tout le monde fut arrivé, on se dirigea vers la mairie où Monsieur le maire, ceint de son écharpe tricolore, attendait déjà depuis un moment en haut de son escalier pour accueillir les mariés.

Evidemment la salle était bien trop petite pour contenir tant de monde et chacun joua des coudes pour trouver une place et avoir vue sur la cérémonie. L'oncle Alfred, qui à ce moment trimbalait en plus de son chargement initial, deux spots lumineux sur pied et était suivi de ses deux adjoints et de leur l'escabeau, et qui du fait de ce chargement allait moins vite que tout le monde, eut donc à franchir un véritable mur humain pour parvenir jusqu'au lieu même où la cérémonie devait se dérouler.

Le maire, derrière son bureau, consultait sa montre de plus en plus fréquemment et observa avec inquiétude l'arrivée cahotante, au-dessus des têtes et des chapeaux, des deux projecteurs et de l'escabeau que l'on se passait de main en main tandis que l'oncle Alfred se frayait un passage, tant bien que mal, au milieu des invités, à grand renfort de « Pardon monsieur... Oh, excusez-moi, Madame ! » lorsqu'il marchait sur les pieds de quelqu'un ou quand il envoyait, involontairement, valser un chapeau à voilette en manipulant l'un de ses projecteurs. Enfin, au bout d'une bonne dizaine de minutes, il parvint au premier rang et l'agitation cessa progressivement. Tandis que chacun réparait les dégâts causés à sa toilette, et que le maire toussotait pour s'éclaircir la voix :

— Mesdames et messieurs, si nous sommes ici aujourd'hui...

— Attendez, attendez, Monsieur le maire, pourriez-vous vous mettre un peu plus sur le côté car ici vous serez dans la lumière de la fenêtre et ce sera mieux pour la photo, vous comprenez...

En vieil habitué de ce genre d'événement et d'un naturel patient, le maire s'exécute puis reprend :

— Mesdames et messieurs, si nous sommes ici aujourd'hui...

— Attendez, excusez-moi, il faut encore brancher les projecteurs !

Évidemment, il n'y a pas de prise de courant à proximité, et il faut chercher où elles se trouvent dans cette pièce et voilà une partie de la noce à quatre pattes en train de scruter les cloisons.

— Voilà, ici, il y en a une !

— Bon, c'est bien, mais il en faudrait une autre pour l'autre projecteur.

Chacun a beau chercher, il n'y a pas d'autre prise dans cette vieille mairie de village où l'électricité est encore un luxe.

— Bon, eh bien, ce n'est pas grave on n'a qu'à mettre une prise multiple. Bernard ! dit Alfred, en s'adressant à son coursier, va vite chercher celle qui est dans mon sac, dans la malle de la voiture.



Et Bernard file, bousculant tout le monde pour sortir.

— Ah, attend, j'ai oublié de lui donner les clefs de la voiture ! Jacques, tiens, prends les clefs et cours après lui pour les lui donner !

Jacques, à son tour, fend la foule. Attente... Le maire marche de long en large derrière son bureau et consulte sa montre avec quelque nervosité. Puis, nouveaux remous dans la foule et retour de Bernard et Jacques. On branche les projecteurs, tout le monde reprend sa place et le maire tousote :

— Mesdames et messieurs, si nous sommes ici aujourd'hui...

Un brouhaha l'interrompt : c'est la grand-mère de la mariée, qui a quatre-vingt-dix ans et que l'on a été chercher la veille dans sa maison de retraite, qui va se trouver mal car elle est coincée dans l'assistance et par sa robe trop serrée qu'elle n'a pas mise depuis l'enterrement de sa propre mère. On se met en quête d'une chaise pour installer l'ancêtre près de la fenêtre et le maire, fort obligeamment, offre la sienne. L'incident clos, tout le monde se remet en place et fait silence :

— Mesdames et messieurs, si nous sommes ici aujourd'hui...

Clac, les projecteurs s'éteignent : quelqu'un s'est pris les pieds dans le câble et a arraché la prise ! On rebranche et on désigne une personne qui sera chargée de surveiller les pieds qui s'approchent trop près du câble.

— Bon, on peut y aller, enfin ! Mesdames et messieurs, si nous sommes ici aujourd'hui réunis...

Et tant bien que mal la cérémonie se poursuit non sans quelques interruptions de-ci de-là :

— Je vais vous donner lecture des textes officiels qui régissent cette cérémonie...

— Jacques ! Tourne un peu le projecteur vers la gauche, non, pas celui-là, l'autre ! Allez-y, continuez Monsieur le maire, ce n'est rien.

— Mademoiselle Solange Laplace, acceptez-vous...

— Encore un peu plus à gauche, Jacques ! Voilà, très bien !

— ...de prendre pour époux Charles-Antoine Durand, fils de...

— Bernard ! Vite, passe-moi une pellicule de rechange !

— ...et de Marie-Antoinette Durand, née Lapetite, son épouse.

— Les mariés ! Penchez-vous un peu vers l'avant, je ne vous cadre pas bien...

— Monsieur Charles-Antoine Durand, acceptez-vous...

— Vite, Jacques ! installe l'escabeau à côté du bureau.

— ...Mademoiselle Solange Laplace, fille de Joseph Pierre Laplace et de...

— Tiens bon l'escabeau pendant que je monte !

— Et , en vertu des pouvoirs qui me sont conférés je vous déclare unis par...

— Bon sang, j'ai mon flash qui ne recharge pas !

— ... et je vous invite à signer le registre d'état civil...

— Attendez une seconde, c'est mon ampoule qui est grillée, il faut la changer.

— ... et je demande aux témoins de bien vouloir faire de même.

Enfin la chose est faite, chacun se congratule, on fait sauter les bouchons de champagne et le maire cherche à s'éclipser après avoir serré la main des nouveaux mariés.

— Attendez, Monsieur le maire, pouvez-vous recommencer la poignée de main ? Celle-là, il faut que je la fasse en double, pour être sûr !

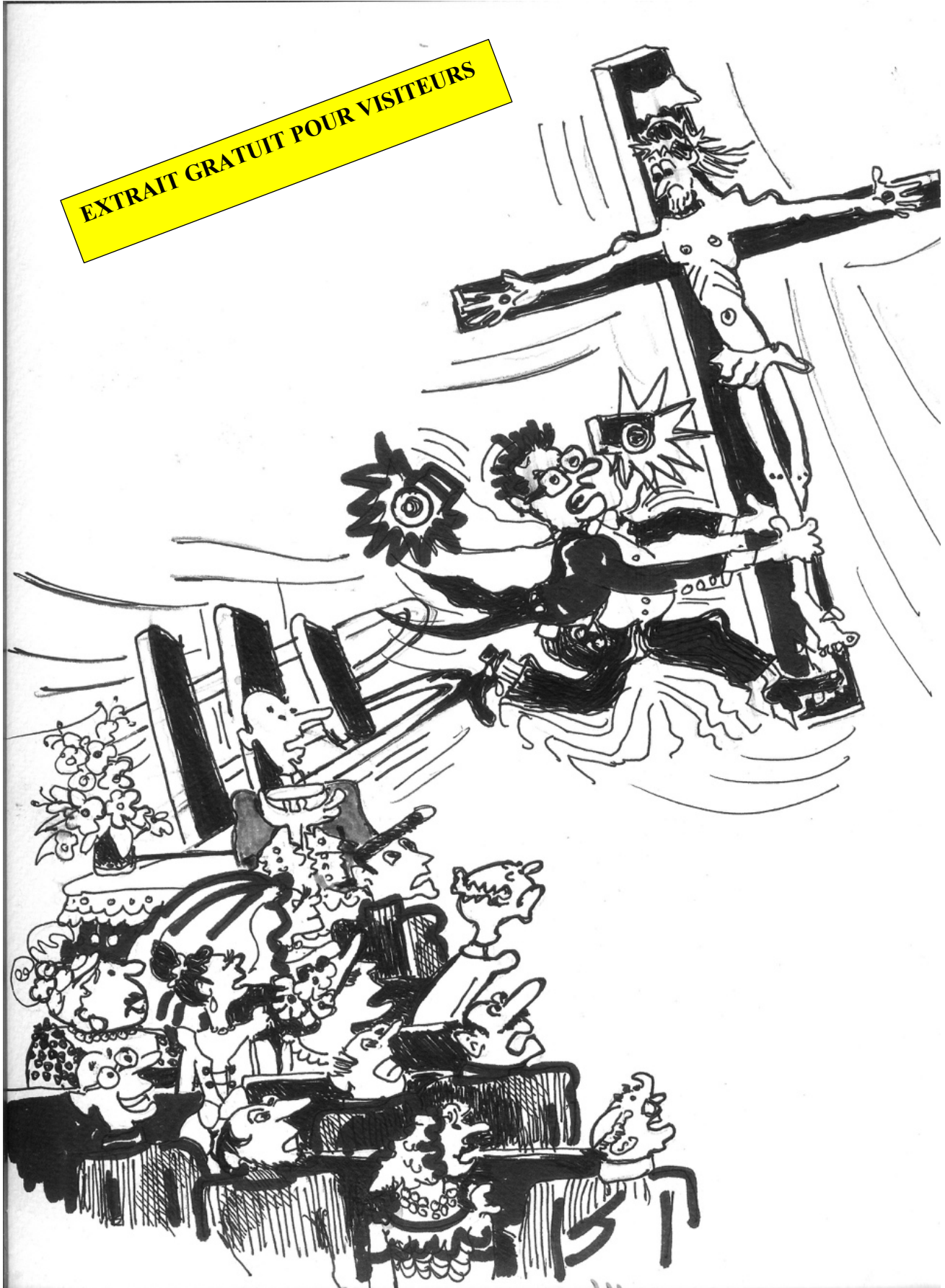
Et pendant que les invités s'écoulaient lentement par la petite porte, l'oncle Alfred et ses deux assistants remballent en vitesse leur matériel, et au prix de quelques pieds écrasés, parviennent enfin à sortir eux mêmes de la salle pour se préparer pour le deuxième acte de la journée qui promet également pas mal d'animation : la cérémonie religieuse.

Le curé fait les cent pas sur le parvis de son église car, bien sûr, la noce est déjà très en retard. Enfin la troupe arrive, un peu éméchée par le champagne chaud bu à la mairie. Brouhaha de chaises et de prie-Dieu .L'organiste entonne un morceau d'accueil avec conviction et chacun s'installe pour la messe.

L'oncle Alfred est partout à la fois, et mitraille de toutes les positions stratégiques : de l'allée centrale, de derrière l'autel, du haut de la chaire. Le curé fronce un peu les sourcils quand il prend un coup de flash en plein visage pendant l'élévation mais tout se passe sans trop de casse jusqu'au moment crucial de l'échange des anneaux qui va sceller l'union religieuse des jeunes époux. Au moment où le marié tente d'enfiler l'anneau sur le doigt menu de la mariée, un grand tintamarre retentit dans l'église où chacun tend le cou et retient son souffle. C'est l'oncle Alfred qui s'est cassé la figure du haut de son escabeau en se

**EXTRAIT GRATUIT  
POUR VISITEURS**

**EXTRAIT GRATUIT POUR VISITEURS**



penchant trop en avant pour saisir l'instant fatidique sur la pellicule et qui s'est retenu instinctivement au crucifix placé au-dessus de lui.

Imaginez la scène : le vieux pingouin en frac noir et blanc accroché aux jambes du Christ, avec les appareils photo qui lui pendent aux épaules, s'agitant et criant qu'on vienne le tirer de là jusqu'à ce que,

bien entendu, la croix n'étant pas faite pour supporter deux passagers, commence lentement à se desceller du mur et que l'ensemble s'effondre deux mètres plus bas dans une apocalypse de bruit et de poussière !

Une fois que l'on eut fait le tri de ce qui appartenait à l'oncle Alfred, heureusement indemne, de ce qui appartenait au Christ qui a beaucoup plus souffert car il en plâtre...

— Rendons à Alfred ce qui est à Alfred et à Dieu ce qui est à Dieu, ironise tout haut un petit plaisantin au fond de la nef sous le regard noir du curé.

Une fois que chacun se fut épousseté et que l'on ait assis Alfred dans un coin avec ordre de ne plus bouger de là ....

La cérémonie put enfin se terminer et la noce quitter les lieux dans un carillon de cloches tandis que le bedeau se mit en devoir les restes d'un Christ dont la résurrection semblait devoir être plus problématique que celle de l'original !

Aujourd'hui, regardant les photos, on s'étonne un peu de l'air hagard du curé tourné vers l'objectif lors de l'échange des anneaux alors qu'il voit son Christ se détacher du mur ! Tandis qu'on se demande aussi ce que peuvent bien fabriquer le marié et la mariée dont on aperçoit un coin de voile derrière les pieds d'Alfred qui occupent la plus grande partie de l'instantané.

Hug est un peu comme mon oncle Alfred : plein de bonne volonté, toujours prêt à aider son prochain, mais particulièrement dangereux si on ne met pas un frein à ses passions.

Mais pour le moment , suite à la nouvelle proposition de Jo, il se voyait déjà, j'en suis sûr, en grand reporter, ramenant des documents uniques d'une expédition périlleuse dans des contrées sauvages où la main de l'homme n'avait encore jamais mis le pied et encore moins manipulé d'appareil photographique !

**EXTRAIT GRATUIT POUR VISITEURS**

## Chapitre 5

### **Les joies de la marche en montagne – Une idée de Hug – Tentative d'équitation – Kaps se met de la partie – Nourritures terrestres et aériennes**

Je dus malheureusement une nouvelle fois modérer son enthousiasme. Il n'était pas question, en effet, que pendant que Monsieur le reporter irait tirer le portrait de la faune et de la flore locale, Jo et moi nous nous coltinerions tout le reste du matériel nécessaire à notre survie : la tente, les sacs de couchage, les ustensiles de cuisine, la nourriture, la boisson et les mille choses nécessaires à ce genre d'expédition.

Compte tenu de nos besoins en la matière et à moins d'engager une dizaine de porteurs indigènes pour transporter notre équipement, je ne voyais pas comment il serait possible d'y arriver. D'autant plus que nous aurions une bonne partie du trajet à effectuer par des chemins difficiles. J'aimais bien la marche à pied , certes, c'est une activité saine et recommandée par bon nombre de médecins pour atteindre un âge avancé. A la rigueur, je veux bien marcher en montagne où l'on a l'occasion de découvrir des paysages magnifiques, à condition de rester dans des limites raisonnables d'altitude et de durée, mais je me refuse absolument à devenir une sorte de sherpa pour m'épuiser à trimbaler un quintal d'objets divers pour le seul plaisir d'aller prendre le thé assis sur un caillou à 2 500 mètres d'altitude en regardant toute la route qu'il allait falloir se taper pour redescendre de là !

Je sais trop bien comment cela se passe. Vous préparez votre sac à dos la veille, de manière à ne rien oublier, et vous y entassez tout ce que vous estimez nécessaire à l'expédition. Au bout d'un moment, il vous faut tout redéballer parce que le sac est déjà plein et qu'il reste encore une multitude de choses à y caser. Alors vous devez faire le tri entre l'utile, le nécessaire et l'indispensable. Quand vous y arrivez, votre sac est néanmoins plein à craquer. Cependant, quand vous le soulevez et que vous essayez de vous le mettre sur le dos, comme vous êtes encore plein de force et de vigueur, vous pensez que tout va bien et que cela sera finalement assez facile.

Le lendemain, vous partez au petit matin et il vous semble déjà que votre sac a curieusement grossi pendant la nuit. Au bout de quelques kilomètres, les sangles commencent à vous cisailer les épaules et vous avez l'impression que, tel Obélix, vous transportez un menhir en pierre sur votre dos. Et quand la

route se met à monter, cela devient pire encore puisque ce sacré sac vous écrase de plus en plus et ne semble pas vouloir quitter la vallée. Le reste ressemble plus au bain qu'à une promenade et quand, enfin, vous arrivez au sommet, vous vous écroulez quasiment sur place et n'avez même plus la force de regarder le panorama exceptionnel pour lequel vous avez consenti à tous ces efforts !

À peine avez-vous récupéré que vient déjà le moment de redescendre. Vous vous dites que cela va aller beaucoup plus facilement mais il n'en est rien car au moment où vous réenfilez les sangles, vos épaules et vos reins sont tellement meurtris que cela vous fait un mal infernal alors même que vous n'avez pas encore fait un pas. Et par la suite, ce fichu sac vous ballote sur le dos à chaque pas et fait tout ce qu'il peut pour vous déséquilibrer alors que la descente étant périlleuse, il vous faut poser chaque pied avec la précision d'un mulet de montagne, sous peine de basculer dans le vide.

Et quand le soir, enfin, vous arrivez au camp, épuisé et heureux de la fin de ce calvaire, vous ne savez même plus là où vous avez le plus mal entre les épaules meurtries, le dos en compote, les jambes pleines de crampes et les pieds pleins d'ampoules que vous considérez avec effroi après avoir réussi à les sortir de leurs chaussures.

Si nous devons marcher et transporter nous-mêmes notre propre équipement et subsistances ; en ce qui me concerne, je me refusais absolument à charrier plus que ma part quelle qu'en soit la raison. Et si Hug voulait prendre des photos, libre à lui, mais dans ce cas il lui faudrait assumer seul cette charge supplémentaire et se débrouiller pour emmener un minimum de matériel.

Que l'on n'aille pas surtout prendre cela pour un acte de mauvaise camaraderie, mais si Hug et Jo voulaient que j'arrive au bout de cette expédition sans qu'ils soient obligés de me porter au cas où mes forces m'abandonneraient ou s'ils ne voulaient pas avoir à m'abandonner là où je tomberais d'épuisement, il convenait de ne pas prendre ce risque.

Ils admirent que, vu sous cet angle, notre projet d'expédition à travers la chaîne présentait en effet quelques inconvénients. Mis à part Jo qui a l'habitude de ce genre de choses et peut se balader pendant des jours à quelque latitude ou altitude que ce soit en emportant juste un T-shirt, une casquette et quelques raisins secs, je vis que Hug commençait à se rendre compte que l'on ne s'improvise pas explorateur si facilement. Il aurait déjà suffisamment de difficultés à se transporter lui-même ainsi que ses objets personnels, sans devoir en plus se charger d'une dizaine de kilos supplémentaires pour un résultat somme toute assez aléatoire.

Et, quitte à faire des photos on emmènerait juste un petit appareil automatique et ce serait bien suffisant.

On décida donc de laisser ce projet en délibéré et de ne le reconsidérer que si, éventuellement, nous n'avions pas d'autres idées.

Seul Kaps aurait pu manifester quelques regrets s'il avait pu suivre la conversation car il adore se promener dans la nature où il trouve toujours un tas de choses à faire, renifler ou débusquer du gibier, avec sur nous le grand avantage d'avoir quatre pattes pour se déplacer... et de ne pas avoir à transporter autre chose à l'occasion qu'un caillou, ou un bâton, qu'il faut lui lancer de temps à autre, pour jouer.

— Et si nous faisons cette traversée à cheval ! dit tout à coup Hug qui avait de la suite dans les idées. Il paraît que cela peut se faire sans problème même si l'on n'est pas forcément bon cavalier. On peut trouver des randonnées organisées, avec guide et tout ce qu'il faut. Cela résoudrait le problème du transport du matériel et nous n'aurions même pas à nous occuper de l'organisation !

Au seul mot de « cheval » prononcé par son maître, Kaps se mit à aboyer frénétiquement, pour montrer son intérêt. Il faut dire que les mots « chat », « chien », « cheval » et « cherche » constituent l'essentiel de son vocabulaire et sont toujours pour lui synonymes de courses-poursuites échevelées ou de batailles qui semblent constituer sa raison d'être et son occupation principale sur cette terre.

Jo, également, dressa l'oreille, mais pour des raisons différentes.

— Hé, hé ! dit-il, mais ce n'est pas une mauvaise idée, ça ! Ce Hug, décidément, me surprendra toujours. Le seul problème, c'est qu'à ma connaissance aucun d'entre nous n'est jamais monté à cheval et qu'il faudrait peut-être commencer par prendre quelques leçons.

— De toutes façons, reprit Hug, cela ne doit pas être bien sorcier. Il suffit de bien s'accrocher et de laisser faire le cheval. D'ailleurs, avant, j'avais une moto, et cela ne doit pas être bien différent à conduire. Le mode d'emploi est simple : tu tires les rênes à droite et hop, le cheval tourne à droite, tu tires à gauche,

il va à gauche, et si tu tires sur les deux à la fois, il s'arrête. Pour avancer, il suffit de donner des coups de talon dans les flancs.

Suite à cette belle démonstration, il n'y avait plus rien à ajouter et nous ne doutâmes plus que l'idée de Hug était la bonne. Nous décidâmes donc d'aller le jour même au club hippique local pour mettre en pratique la première étape de l'initiation qui, aux dires de Hug, ne serait qu'une simple formalité.

Il y avait pas mal de monde au club quand nous arrivâmes. Une pancarte indiquait : « Club hippique : équitation, location de chevaux, randonnées équestres ». Nous avisâmes immédiatement une personne munie d'une cravache dont la voix forte et l'air de commandement le désignaient comme le directeur de l'établissement.

Hug le salua poliment et lui demanda s'il lui serait possible de nous trouver trois montures disponibles car nous aimerions effectuer un petit tour, histoire de se faire un peu la main avant d'entreprendre une traversée de la chaîne, la semaine suivante.

L'homme nous considéra lentement des pieds à la tête et le résultat de cet examen ne parut pas le satisfaire outre mesure. Pourtant nous ne voyions pas ce qu'il pouvait y avoir d'étrange dans nos tenues. Hug était comme à son habitude en T-shirt et claquettes, Jo arborait un magnifique bermuda à fleurs, et j'avais, quant à moi, choisi une tenue de ville légère et aérée qui me paraissait particulièrement adaptée pour une activité sportive exigeant une certaine liberté de mouvement. Il regarda de nouveau les claquettes de Hug et les fleurs de Jo, d'un air qui nous fit croire qu'il voyait pour la première fois ce genre d'équipement, et répondit :

— Messieurs, pour autant que je puisse en juger, vous n'êtes jamais montés sur un cheval. Et à supposer même que vous en ayez déjà approché un dans votre existence, autrement que sous la forme d'un steak – ce que je réprouve personnellement formellement – sachez qu'on ne loue pas un cheval comme une vulgaire automobile et que cet animal ne s'appelle pas pour rien « la plus noble conquête de l'homme ». Il me paraît donc nécessaire, dans un premier temps, que vous regardiez un peu autour de vous pour vous faire une meilleure idée de ce qui vous attend. Vous pourrez ensuite revenir me voir si vous persistez dans votre entreprise. Je vous donnerai alors tous les éléments nécessaires pour débiter un programme d'apprentissage. Mais pour commencer, je vous prierai de trouver des tenues plus appropriées pour votre sécurité mais aussi pour celle des autres cavaliers du club dont les chevaux pourraient devenir nerveux, n'étant guère accoutumés à voir de tels coloris ni de tels accoutrements.

» Quant à cet animal qui vous suit, s'il est à vous, je vous signale que les chiens sont absolument interdits ici. Je vous demande donc de l'éloigner immédiatement et de l'attacher pour qu'il ne vienne pas exciter les chevaux et causer un accident. Pour le reste, dès que vous serez prêts, vous pourrez vous adresser à Monsieur Pierre, notre moniteur, qui se fera un plaisir de vous enseigner les premiers éléments de l'équitation comme vous le demandez. Je vous souhaite bonne chance.

» Ah, j'y pense, n'oubliez pas non plus de voir, auparavant avec Mlle Fernande pour les questions financières et le règlement de votre adhésion et de vos leçons.

Quelque peu refroidis par cet accueil sévère, nous décidâmes que, de toute évidence, il nous fallait en passer par là. Nous nous mîmes donc en devoir d'attraper Kaps, ce qui ne fut pas chose facile car il paraissait, de son côté, vivement intéressé par l'équitation et les chevaux. A tel point même qu'il piqua un démarrage aussi brutal qu'inattendu vers l'un d'eux en aboyant frénétiquement, ce qui était sa manière à lui de l'inviter à jouer avec lui. Hélas, il ne sembla pas que le cheval comprit ce langage ni ces intentions et l'animal partit soudain au triple galop sans se soucier du cavalier débutant qui ballottait sur son dos.

En un instant, le manège devint un cirque et chaque cheval se mit en devoir de foncer et s'enfuir dans une direction différente comme si sa vie était menacée, et ce malgré les cris des écuyers et les efforts des cavaliers. En quelques secondes, le sol fut jonché de tout un attirail de bombes, bottes, cravaches, et objets divers et même d'un certain nombre des fiers cavaliers que nous avions tant admirés à notre arrivée et qui maintenant se relevaient en jurant et sacrant abominablement tout en époussetant leurs beaux pantalons blancs et leurs belles vestes noires à boutons dorés.

Quant Jo, qui a fort heureusement pratiqué le rugby dans sa jeunesse, réussit enfin à immobiliser Kaps d'un superbe plaquage et put le passer à Hug pour l'attacher et quand, grâce aux efforts conjugués des écuyers, des palefreniers et des cavaliers survivants, les chevaux purent être calmés, le charivari cessa peu à peu.

Jo, toujours galant, était maintenant occupé à proposer ses services et son mouchoir à l'époussetage d'une cavalière tombée près de lui, qu'il avait aidée à se relever et à se dépêtrer de son harnachement quand le maître des lieux, visiblement hors de lui, rouge de fureur et la cravache agressive, nous tomba dessus.

— Fichez-moi le camp d'ici, immédiatement ! Vous et votre animal sauvage, ne revenez plus jamais, vous m'entendez ?! Jamais ! Allez, dehors, déguerpez !

N'eut été la présence de la dame, je crois qu'il se serait livré à des écarts de langage, peut-être même à des voies de fait. Mais il se contenta, fort heureusement, de nous indiquer la sortie de sa cravache qu'il tenait tendue à bout de bras et de rester dans cette position tant que nous n'eûmes pas obtempéré et achevé notre retraite, sous les yeux réprobateurs de l'assistance, chevaux compris.

Cet incident mettant provisoirement fin à notre projet, nous décidâmes, d'aller nous remettre de nos émotions et examiner la situation, au bistrot du coin dont Jo connaissait justement le patron et où l'on nous servit un déjeuner tout à fait acceptable, arrosé d'un petit rosé de Provence bien frais. Rapidement, la vie nous apparut sous un angle bien meilleur, à n'en pas douter, que celui que l'on pouvait apercevoir du haut d'un cheval, si bien dressé soit-il.

Nous en étions au café quand Hug, qui a toujours de la suite dans les idées, remit la question sur le tapis.

— En fait, dit-il, ce n'est pas de ce genre de chevaux dont nous avons besoin. Il est évident que pour une entreprise comme la nôtre, il faut de « vrais » chevaux qui n'ont peur de rien et pas des chevaux de manège, tout juste bons à véhiculer quelques snobinards déguisés en cavaliers. Il nous faut galoper en liberté, dans la nature, et non tourner en rond dans un enclos. Il doit bien y avoir moyen de trouver cela dans ce pays et de toute façon, je me refuse absolument à me séparer de Kaps puisque je n'ai personne pour le garder en mon absence.

Cet argument était sans réplique puisque personne de notre connaissance et de nos amis n'était effectivement susceptible de garder Kaps sans risquer de porter préjudice à une amitié compte tenu des risques permanents représentés par la responsabilité d'un tel phénomène animal.

Nous décidâmes à l'unanimité de garder Kaps avec nous quoi qu'il advienne lors de ce projet, considérant que c'était un moindre mal à la fois pour lui, pour nous, pour notre cercle d'amis et pour la société tout entière !

Seulement, maintenant, il nous fallait trouver de « vrais » chevaux !

La deuxième tentative eut lieu dès le week-end suivant. Jo, qui connaît tout le monde, avait réussi à dénicher au fin fond de la brousse un endroit où un fermier possédait quelques chevaux et arrondissait ses revenus en les louant aux touristes pour des promenades. Rendez-vous fut donc pris pour le dimanche matin, chacun devant se trouver sur place aux premières lueurs du jour, ce qui ne laissait pas de m'inquiéter, connaissant l'inclination de mes deux amis pour la sacro-sainte grasse matinée dominicale. Par précaution et afin de ne pas rater le rendez-vous, nous décidâmes donc de partir la veille. Et de nous établir pour la nuit dans un petit hôtel de campagne, dont JO, qui connaissait la patronne et la cuisine, disait le plus grand bien de l'une et de l'autre.

Effectivement, nous passâmes une excellente soirée qui se prolongea assez tard dans la nuit et au cours de laquelle nous fîmes largement honneur à tout ce qui fut servi. À une époque où l'on ne sait plus trop ce que l'on trouve dans son assiette, de la vache folle aux poulets nourris à la farine de poisson en passant par le veau aux hormones, il est réconfortant de voir que subsistent encore quelques endroits où l'on peut s'attabler sans avoir à se débattre avec les emballages plastiques pour parvenir à avaler quelques bouchées. Ni sans avoir à se demander si ce qui se trouve au bout de notre fourchette est bien du sauté de bœuf et ne serait pas plutôt du thon, voire même peut être du rôti de dindonneau, tellement tout a parfois le même goût et la même apparence !

Cela me rappelle une fois où je me trouvais sur un vol Air France passant par Tokyo et qui était, comme il se doit, rempli de Japonais bardés d'appareils photo et l'un d'eux se trouva donc assis à côté de moi. Au moment du repas, chacun se mit à se débattre consciencieusement avec son plateau repas pour extraire la nourriture des différents emballages dans lesquels elle se trouvait.

Je ne sais pas si vous avez déjà mangé dans un avion mais c'est un exercice de haute voltige qui demande des qualités d'adresse et d'ingéniosité que peu de gens peuvent se vanter d'atteindre sans un entraînement long et difficile que, malheureusement, on acquiert uniquement par l'expérience et à la suite de nombreux voyages.

On reconnaît d'ailleurs le vieux routier des airs à sa manière de gagner insensiblement du terrain en jouant des coudes pour conquérir les centimètres nécessaires à son espace vital et à la manipulation acrobatique mais distinguée du couteau et de la fourchette sans envoyer de giclée de sauce sur la robe de sa voisine de gauche ni mettre le coude dans l'œil de son voisin de droite. Ceci d'autant plus que c'est le moment que choisit le pilote pour passer dans une zone de turbulence et que tout brinquebale sur votre plateau comme dans le reste de l'avion et qu'il devient alors périlleux d'utiliser une fourchette sans risquer de rater sa cible buccale et se la planter dans l'œil ! Le débutant, lui, peut s'estimer heureux quand il a réussi à ingérer plus de la moitié de son plateau et qu'il s'en tire sans autre dommage qu'une estafilade au doigt et quelques taches sur le plastron de sa chemise.

Ne sachant pas trop à qui j'avais affaire, je surveillai donc du coin de l'œil chaque mouvement de mon voisin dont l'impassibilité de visage, propre aux Asiatiques, ne cachait pas une certaine inquiétude face à la tâche qui lui était proposée et du menu qui lui était servi, sortant manifestement de son mode de nourriture habituel. Au début, il ne s'en tira pas trop mal, ayant pris le parti d'observer ce que je faisais moi-même et calquant ses gestes sur les miens. La dégustation de la salade en hors d'œuvre avec sa vinaigrette et même le périlleux exercice qui consiste à attraper avec sa fourchette les pâtes pleines de sauce tomate qui accompagnent généralement la viande, furent exécutés sans autres dommages que quelques projections, incontrôlées certes, mais minimes, sur son costume du dimanche.

Mis en confiance par ce succès, et tandis que je faisais une petite pause en buvant quelques gorgées de vin, il s'aventura seul sur le plat suivant. En l'occurrence un minuscule Bonbel (dans les plateaux tout est d'ailleurs de plus en plus minuscule alors que les emballages tiennent de plus en plus de place et que c'est comme quand on mange des artichauts : on en a plus dans son assiette quand on a fini que quand on a commencé !).

Le Bonbel a cette particularité d'être une petite boule de fromage enrobée d'une sorte de cire rouge que l'on doit décacheter en tirant sur un tout petit ruban dont l'extrémité dépasse si peu parfois que, même quand on connaît la combine, il faut gratter dans tous les sens du bout de l'ongle pour le détecter.

Le fils du Soleil Levant considéra donc longuement la petite boule rouge, la palpant même pour en évaluer la consistance et la portant à ses narines pour en renifler le fumet. Puis remettant l'objet dans son assiette en plastique, il entreprit de le fendre en deux en le piquant d'une main avec sa fourchette et en le découpant de l'autre à l'aide de son couteau.

Las, le fromage échappa à la fois à l'un et à l'autre de ces instruments et se retrouva projeté dans l'allée centrale tout près des pieds de l'hôtesse. Et voilà notre Japonais obligé de déboucler sa ceinture, de se mettre à quatre pattes dans le couloir, le nez à quelques centimètres de la jupe de ladite hôtesse tâtonnant à l'aveuglette pour retrouver son bien. Évidemment, l'hôtesse recule sans regarder derrière elle et lui plante son talon de chaussure en plein sur la main. Cri de douleur du passager et surprise de l'hôtesse qui se demande ce que cet individu peut bien faire à quatre pattes sous ses jupes. Excuses des deux côtés et le Japonais, devenu orange de confusion, (les jaunes quand ils rougissent deviennent orange) se répand en courbettes interminables. Entre-temps, un passager voisin a récupéré le fromage baladeur et le rend au Japonais qui le remercie par une nouvelle série de courbettes et finit par se rasseoir, reboucle sa ceinture et pose avec précaution la boule rouge sur son plateau.

Après un nouvel examen, le Japonais, qui avait manifestement de la suite dans les idées, sembla tout à coup avoir trouvé la solution à son problème. Et sans autre forme de procès prit le Bonbel entre le pouce et l'index et mordit carrément dedans, expédiant la chose en deux bouchées, cire, fromage, ruban et tout, avec toutes les apparences de la délectation la plus grande devant ce mets occidental raffiné. Le tout avec une bonne rasade de vin de Bordeaux pour faire passer. Je vous laisse deviner la tête qu'il fit quand il me vit par la suite démailloter, avec une certaine ostentation je dois le reconnaître, mon propre fromage. Et, après en avoir extrait la partie comestible, l'avalé sans autre forme de procès, accompagnée d'une bouchée de pain et d'une gorgée de vin...

